

**Gilles DELEUZE**  
***SUR LES LIGNES DE VIE***  
***COURS MAI-JUIN 1980***  
**Édition préparée par David Lapoujade**  
**Les Éditions de Minuit, Paris, 2025**

Voici les deux derniers cours donnés par Gilles Deleuze dans les locaux de l'Université de Vincennes avant son déménagement à Saint Denis. Nous sommes en 1980, et ces transcriptions portent bien encore la marque de-soixante-huit... Une pseudo-égalité entre enseignants et étudiants qu'exprime parfois un tutoiement démocratique et que dément dans les faits un enregistrement qui contient surtout la parole du maître et rarement les interventions des participants...Et le langage de Deleuze fleure bon le discours philosophique de l'époque, toujours en recherche, hésitant, riche de doutes et de néologismes (c'était un des attraits de *l'Anti-œdipe* et de *Mille plateaux*, co-écrits par Gilles Deleuze et Félix Guattari)... Qu'est-ce que je retiens de ces deux leçons ?

De la première cette idée d'élargir la compréhension de la schizophrénie à l'évolution d'un processus. « *Le processus, c'est un mouvement de voyage en tant que le trajet ne lui préexiste pas* » (p 25). C'est ce qu'il appelle une « ligne de fuite ». En revenant au passage sur l'idéalisation qui faisait de la psychose une chance et non une souffrance, tant pour le patient que pour son entourage. Mais à l'époque de *Family life*<sup>1</sup>, il était de bon ton de dénoncer la famille réactionnaire comme responsable de la maladie. Ce que rappelle Deleuze c'est surtout que la vision freudienne, centrée sur l'œdipe ne prenait pas du tout en compte le contexte social plus large ; ainsi Freud ne s'était intéressé que très peu au père du Président Schreber et à ses méthodes éducatives proches de la torture... Deleuze rappelle que « *L'idée que le délire est immédiatement investissement d'un champ social historique* » (p 26). Ce qui avait peut-être été oublié alors que les asiles du XIX<sup>e</sup> siècle étaient pourtant encombrés de Napoléons et de Jésus-Christ. Chacun ainsi s'inscrit dans un champ social plus large, « *historico-mondial* » (p 35) où s'entrecroisent de multiples lignes d'influence, avec leurs « *grandes cassures, les petites fêlures et les vraies ruptures.* » (p 36) Mais je ne suivrai pas Deleuze dans l'idée que « *le processus, c'est un mouvement qui n'a ni objet ni but, qui n'a qu'un seul objet, son accomplissement* ». (p 42) Il a quand même comme objets les personnes qui l'accomplissent et elles, elles ont besoin de donner un sens, une finalité, à ce qu'elles vivent. On retrouve là cette idée sociologique de l'homme pure marionnette des déterminants qui le dépassent.

Au passage, il propose une différence qui peut être intéressante entre régimes fascistes et régime totalitaire soviétique. Les premiers seraient fondés sur une fascination pour la mort, ligne de fuite magnifiée et inéluctable. Les seconds n'intégreraient la mort que comme moyen d'arriver collectivement à une vie enfin meilleure. Le fascisme ce serait l'apologie du suicide, le stalinisme, celle du meurtre !

Dans la seconde leçon, il y a des débats très linguistiques. Et un passage qui m'a d'autant plus intéressé qu'il affirme le contraire de ce que j'avais compris de l'éthique de Spinoza. « *Si vous n'aimez pas le mot « morale » et si vous pensez que la morale est fondamentalement indexée sur la personne - je veux bien qu'on le dise, on peut tout dire, vous allez trouver un autre mot pour ce qui fonctionne comme « morale » indépendamment des personnes. Or, là, il y a un mot qui a sa tradition et qui n'est pas le même que le mot « morale », c'est le mot « éthique ».../... La vraie différence passe entre le bon et le mauvais, et que la différence entre le bon et le mauvais ne coïncide pas avec celle du bien et du mal.* » (p108-109) C'est pourtant bien la morale qui désigne le bien et le mal, en général, et le bon et le mauvais ce ne peut être que du point de vue d'une personne singulière, à un moment précis, et non pas « *indépendamment des personnes* ».

Reste le plaisir de ces discussions infinies, cette jouissance de la parole qui invente le monde... l'espérance (déçue) de 68...

---

<sup>1</sup> *Family Life*, film de Ken Loach sorti en 1971